

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 16

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quels furent, avant ce résultat, les divers systèmes employés pour la fabrication de la poudre? nous l'ignorons. Dans tous les cas, il est certain que dans les temps reculés, même encore au XIV^e siècle, et peut-être bien plus tard, il n'y avait point de poudreries organisées; les quantités de poudre étaient si minimes, que des établissements spéciaux pour sa fabrication n'étaient pas reconnus nécessaires; il en résulta naturellement une grande variété dans les procédés et une grande imperfection aussi. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de notre poudre actuelle, en Suisse.

(*A suivre.*)

E. P.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(*Suite.*)

Lecourbe, qui ignorait qu'il se trouvait entre les deux corps ennemis, et qui avait l'intention d'engager le combat le lendemain, se plaça le plus près possible de Suwarow, devant Hospital. Rosenberg descendit enfin, vers 9 heures du soir, sur Urseren où il tomba très inopinément sur la réserve de Lecourbe. Celle-ci se retira au-delà du pont du Diable dont elle coupa l'arche derrière elle. Si Rosenberg eût poussé tout de suite vers les sources de la Reuss pour rejoindre Suwarow, Lecourbe se trouvait pris entre deux feux et contraint de mettre bas les armes, ou de se faire jour l'épée à la main; mais Rosenberg passa tranquillement la nuit entre Urseren et le pont du Diable.

Dans l'intervalle Lecourbe apprit tout le danger de sa position; le corps de Rosenberg, placé sur ses derrières, ne lui permettait pas d'attaquer Suwarow avec quelque chance de succès; il pouvait tout aussi peu se flatter d'enfoncer Rosenberg, parce que Suwarow eût été sur ses talons; la destruction du pont du Diable rendait d'ailleurs ce parti désespéré absolument impraticable. Dans ce moment critique, s'il en fut jamais, il fit décharger ses canons contre les Russes négligemment campés près d'Hospital, fit jeter les pièces dans la Reuss et se retira, à la faveur de la nuit, sur la rive gauche par les pâturages de Geschenen.

La marche de Lecourbe sur Hospital pendant que des colonnes ennemies menaçaient la vallée de la Reuss à Urseren et à Amsteg, était une faute qui avait sa source dans une autre faute, celle d'avoir ignoré les mouvements de l'ennemi et même de ne les avoir pas prévus, car tout portait à croire qu'une entreprise de l'importance de celle

de Suwarow devait être combinée avec la coopération d'autres colonnes, particulièrement par la vallée du Rhin antérieur. Si Lecourbe n'ignorait pas la marche de Rosenberg et d'Auffenberg, il mérite le reproche d'avoir agi avec une excessive témérité en faisant une pointe pareille, tandis que Rosenberg s'approchait de sa seule ligne de retraite. — S'il a ignoré le mouvement, sa marche est une autre faute presque injurieuse pour l'ennemi qu'il aurait ainsi supposé avoir négligé les précautions les plus vulgaires. Ainsi, faute dans tous les cas.

Les Russes se réunirent à Urseren dans la matinée du 25 septembre; ils avaient franchi la barrière du St-Gothard et enfoncé l'angle saillant de la position des Français, le point de contact entre les deux divisions de leur aile droite, ce qui leur ravissait les moyens de communiquer et de se secourir mutuellement. Lecourbe ne pouvait plus s'opposer à la marche de Suwarow; ce qu'il lui restait à faire, c'était de profiter de tous les obstacles du terrain pour retarder les progrès de l'ennemi et donner à son général en chef le temps de prendre les mesures convenables.

Suwarow laissa dans les environs du St-Gothard la brigade Strauch qui avait côtoyé la marche du côté du Valais; 2 bataillons furent détachés sur Réalp, au pied du Furca. Continuant de s'avancer dans la vallée, Suwarow arriva au Trou d'Uri (Urnerloch), tunnel de 80 pas de longueur creusé dans le roc, par lequel il fallait déboucher avant d'arriver au pont du Diable par une pente rapide. L'arche du pont était rompue et les Français occupaient les montagnes opposées d'où ils empêchaient par leur feu le rétablissement du pont, et foudroyaient non seulement le débouché, mais encore l'entrée du trou d'Uri.

Le premier bataillon russe entra bravement dans la galerie et fut entièrement détruit. La colonne suivait; accueillie par une grêle de balles, elle se réfugia, en s'y précipitant, sous cette voûte naturelle; la presse augmenta à mesure que le passage se remplit; les derniers poussent les premiers dehors, et ceux-ci se trouvant à découvert périssent par le feu des Français ou tombent dans le précipice. — Les Russes alors pensèrent à tourner les Français; ils cherchèrent un gué au-dessus du pont, se jetèrent dans le torrent, le traversèrent malgré la rapidité du courant et ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, gravirent les rochers de l'autre rive et chassèrent les Français de leurs postes. Suwarow fit couvrir le pont d'arbres coupés, de planches, et arriva à Wasen dans la soirée du 25. Il en repartit pendant la nuit, mais sa marche fut lente, entravée d'obstacles; plusieurs ponts rompus et des passages difficiles séparèrent la colonne; lorsqu'un peu avant le jour, la tête arriva à une demi-lieue d'Amsteg, elle s'arrêta en voyant dans la vallée et sur les hauteurs en arrière du village, des feux de bivouac

qu'elle prit pour ceux de l'ennemi et qui n'étaient autre que ceux du corps d'Auffenberg.

Lecourbe n'avait laissé que peu de troupes à la défense du pont du Diable, parce qu'Auffenberg ayant débouché avec 4 bataillons du val Maderan dans la vallée de la Reuss, menaçait trop sa ligne de retraite pour qu'il pût s'arrêter dans le haut de la vallée.

Auffenberg était parti de Dissentis le 24, et était arrivé le même jour par le Kruzli dans le val Maderan où la nuit le surprit. Les fatigues extraordinaires que les troupes avaient essuyées dans le passage, l'obligèrent de leur accorder quelques heures de repos. — Le 25, au matin, il rencontra les Français à demi-lieue d'Amsteg, les culbuta et pénétra dans le village. Les Français ayant reçu d'Altorf un renfort de 2000 hommes, revinrent à la charge et furent repoussés une seconde fois. Le combat était à peine fini que Lecourbe arriva de Wasen avec toute sa colonne, forte de 5 à 6000 hommes, qui se repliait devant Suwarow ; il se mit à la tête de ses grenadiers et attaqua les Autrichiens avec la plus grande vigueur ; Auffenberg, ne pouvant défendre le pont et le village contre des forces aussi supérieures, se retira sur les hauteurs attenantes au débouché du val Maderan. Les Français ne purent le déloger de là, et Lecourbe dut se contenter d'avoir déblayé la route d'Altorf, où il se retira pendant la soirée, après avoir fait brûler le pont en avant d'Amsteg. Auffenberg attendit dans ses positions l'arrivée des Russes, c'étaient ses feux qui arrêtaient la colonne de Suwarow.

L'avant-garde russe poussa sur Amsteg le 26, à 7 heures du matin, et fit sa jonction avec Auffenberg.

L'armée continua de s'avancer. Quelques centaines de Français firent mine de défendre le passage du ruisseau de Schächen, en avant de Burglen, quelques autres celui d'Attinghausen ; mais ces deux détachements se replièrent vers le pont de Séedorf après que le gros de leurs troupes eut gagné la rive gauche de la rivière.

Rosenberg et Auffenberg marchèrent sur Altorf ; le reste de l'armée campa sur les deux rives du Schächenbach où elles furent rejointes, dans la soirée, par quelques bataillons restés en arrière à Hospital et à Wasen.

Lecourbe s'était porté avec toutes ses troupes sur les montagnes au-delà de la Reuss et sur la côte occidentale du lac des Quatre-Cantons. La libre navigation sur le lac, des moyens de transports suffisants et la communication avec Unterwald, assuraient sa retraite, et la position de son arrière-garde à Séedorf lui donnait encore un air menaçant.

Les Russes n'attachèrent aucune importance ni à l'évacuation totale

de la rive droite de la Reuss, ni à l'occupation du pont de Seedorf; ils laissèrent l'ennemi tranquille possesseur d'un poste d'où il pouvait inquiéter tous leurs mouvements.

Suwarow prit possession d'Altorf et de Fluelen sans en être plus avancé. Il comptait trouver à Fluelen les moyens de s'embarquer pour passer le lac; mais les barques du lac étaient depuis plusieurs mois au pouvoir des Français, il n'en trouva pas vestige à Fluelen et il fallut renoncer à s'avancer de ce côté, et se résoudre à marcher par le Schächenthal pour suivre le sentier qui conduit à Schwytz à travers les horribles rochers du Kesseren et du Muttenthal, passage affreux où l'audacieux Lecourbe lui-même avait craint de s'engager.

Le 27 septembre, Suwarow se mit en marche par un chemin où aucune troupe n'avait encore passé; toute l'armée, ne formant qu'une seule colonne avec les bêtes de somme, défila à pas lents, le plus souvent homme par homme, et gravit ces affreux rochers avec des peines infinies. A 5 heures du soir, quelques centaines de Cosaques arrivèrent à Mutton où ils surprirent 2 compagnies françaises envoyées à la découverte de Schwytz vers Glaris; ces compagnies furent prises ou dispersées.

Suwarow arriva le 28, avant l'aube, avec la tête de la colonne, tandis que le reste, éparé çà et là dans les rochers, lutta jusqu'au 29, à l'approche de la nuit, contre les obstacles que la nature sauvage de ce pays semait sous les pas de la troupe. Les bêtes de somme et les chevaux des Cosaques, usant leurs fers et leurs sabots sur les pointes aiguës de ces blocs de granit, ne pouvaient plus suivre avec les provisions; un grand nombre tombèrent et roulèrent au fond des abîmes. Lecourbe vint mettre le comble à tous ces embarras; dès qu'il s'aperçut de la marche des Russes, il tomba sur leur arrière-garde, aux ordres de Rosenberg. Celle-ci, forcée de combattre toute la journée, n'atteignit Mutton que dans la nuit du 29 au 30, après avoir essuyé une perte considérable en hommes et en chevaux.

Les difficultés et les horreurs de ce passage démontrent le vice des opérations de Suwarow; voulant déboucher sur le flanc et au revers de l'Albis sans être maître de la navigation sur le lac de Lucerne, il n'avait devant lui qu'un misérable sentier menant à Schwytz par de très hautes montagnes. Un tel passage, uniquement praticable pour des chasseurs de chamois, n'était certainement pas propre à faire arriver 20,000 hommes sur un point d'attaque où il était probable qu'ils trouveraient l'ennemi prêt à les recevoir, son artillerie en place et ses moyens de défense préparés. Ces sortes de chemins ne peuvent servir qu'à de petits détachements qui portent toutes leurs provisions sur eux, et dont on se sert pour éclairer le pays et seconder les attaques

dans les vallées. Des corps nombreux s'éparpillent dans des trajets aussi difficiles, épuisent inutilement leurs forces, ne peuvent ni pourvoir à leurs besoins, ni traîner avec eux l'attirail indispensable pour agir avec vigueur.

Qu'on juge de la difficulté de la position de Suwarow en arrivant à Mutten; il ignorait encore les désastres de Korsakow à Zurich, de Hotzé sur la Linth; il n'avait aucune nouvelle ni de Jellachich, ni de Linken, et il les croyait maîtres de Glaris. Au lieu de cela, il trouva Mortier à l'une des extrémités de la vallée, Molitor à l'autre, et derrière lui les sentiers du Kesseren qu'il vient de franchir avec des peines inouïes !!

Pendant que Suwarow montait péniblement les pentes du Kesseren, Masséna, apprenant l'arrivée des corps russes à Altorf, avait senti le besoin d'arrêter ses progrès. N'ayant plus rien à redouter de Korsakow, aux troupes duquel il avait laissé Ménard, Klein, Lorges, sous les ordres d'Oudinot, il avait, comme nous l'avons déjà dit, dirigé la division Mortier sur Schwytz; il laissa une réserve de grenadiers à Schindellägi et se rendit auprès de Lecourbe. Ils firent ensemble une reconnaissance dans le Schächenthal, le 29. Ils purent suivre les traces horribles de la marche des Russes jalonnée par des cadavres d'hommes morts de misère et de fatigue. Masséna fit aussitôt diriger sur Brunnen la division Loison pour se réunir vers Schwytz aux troupes de Mortier. Ainsi Schwytz fut occupé en force.

A l'autre extrémité de la vallée de la Mutten, le général Molitor avait, dès le 29 au soir, abandonné, comme nous l'avons vu, la poursuite de Linken, et avait porté toutes ses forces dans le Klönthal.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ MILITAIRE SUISSE,

SECTION VAUDOISE.

Réunion annuelle de 1857, à Cully, le 9 août.

La réunion a eu lieu conformément au programme que nous avons publié dans notre dernier numéro : Environ 260 officiers vaudois de toutes armes et de tous grades avaient répondu à l'appel du comité, parmi lesquels un assez grand nombre d'officiers supérieurs, savoir : MM. les colonels fédéraux Veillon Frédéric, Delarageaz, Audemars; MM. les colonels cantonaux Wenger et Monachon; MM. les lieutenants-colonels fédéraux Corboz et Burnand; MM. les commandants d'arrondissement Monnier et Colomb; M. le lieutenant-colonel des carabiniers Jaquiéry, etc. Nous n'avons remarqué que deux officiers étrangers au canton, savoir un sous-lieutenant d'infanterie bernois et un sous-lieutenant français, du 60^e de ligne. Le Conseil d'Etat, invité, s'était fait représenter par M. Roulet, président, et M. Bolle,